

REFLEXION SUR LES MINISTERES SOCIAUX - ETATS-UNIS

Suzanne Geaney

Mes yeux se sont ouverts sur l'apostolat social en 1968. Je me souviens encore du travail social de lycéen rendu dans une école primaire afro-américain à faible revenu. J'étais frappé de voir à quel point leur école avait peu de ressources en comparaison avec la mienne. Très vite, je me mis à écrire pour le journal du lycée où moi-même ainsi que d'autres auteurs se penchaient sur les injustices que nous constatons à l'intérieur et à l'extérieur de l'école. C'était à la fin des années 60, une époque de sensibilisation sociale accrue aux Etats-Unis.

Je partis pour l'université, l'« alma mater » de mon père qui avait été une école de garçons jusqu'à mon entrée en 1972. L'université de la Croix Sainte (une école jésuite) offrait de nombreuses opportunités pour s'initier et répondre aux injustices sociales. Les administrateurs de la Faculté nous y encourageaient. Leur statut de mentor était pour nous une grande offrande. Je protestais contre les injustices survenant à l'intérieur mais aussi à l'extérieur du Campus. Je me passionnais particulièrement pour le droit des femmes. Je suivais chaque cours dont le titre comportait le mot « femmes ». Pendant plusieurs années, je recueillis les fonds nécessaires à l'hébergement dans la cité, de femmes et d'enfants sans-logis. Ce qui me conduisit finalement, juste après l'obtention de mon diplôme, à devenir le premier membre du personnel à demeure du « Shelter » (organisation bénévole pour les sans-logis en Grande-Bretagne).

Lors de ma dernière année à la Faculté, j'ai été amené à rejoindre le « Jesuit Volunteer Corps : secteur Est », (JVC). Au JVC, les jeunes gens passaient une année à vivre en toute simplicité et en communauté, nourris par la Spiritualité ignatienne et travaillant pour une organisation à but non lucratif. Ma première année au JVC se déroula à Philadelphie, où j'exerçais dans un premier temps, des fonctions

d'organisation communautaire, relatives à des questions de logement. Le style combatif et non consensuel du groupe au sein duquel je travaillais était décourageant et je le quittais pour passer ma seconde année au JVC dans une autre ville où je pus me pencher sur les questions structurelles qui maintenaient les gens dans la pauvreté. Je fus affectée au Bureau des Ministères Sociaux de la Province Jésuite du Maryland.

Ce que j'appréciais au JVC de Philadelphie était notre demeure. La vie ordinaire du JVC dans une maison ou un appartement au sein d'une communauté à faible revenu. Dans mon voisinage, vivaient de nombreuses jeunes familles portoricaines disposant de peu de ressources et soumises à la violence, la drogue, le crime, la pauvreté et la déscolarisation. J'ai senti combien la culture prédominante de notre pays était souvent en conflit avec les valeurs des familles portoricaines que j'ai connues. De nombreuses familles se désagrégeaient littéralement lors de conflits. Après mon année passée auprès du JVC, à Baltimore, je retournais vers mon ancien voisinage, à Philadelphie. Mes amis qui étaient mes voisins et mes compagnons, membres de la chorale de notre église locale multi ethnique me manquaient beaucoup. Je me languissais de retourner dans la communauté qui me manquait tant.

J'ai passé les quatre années suivantes à Philadelphie à exercer un nouveau travail. J'étais ministre social paroissial, servant dans une paroisse de la ville qui regroupait deux projets de logement, ainsi que des maisons plus importantes de standard moyen et élevé. J'ai apprécié le fait que mon travail aborde tant de divers besoins sociaux. J'ai travaillé avec des gens en situation d'urgence (en manque de nourriture et d'abri), avec des personnes âgées à domicile et avec des volontaires étonnamment généreux. En fait, ces volontaires et moi-même avons créé un club coopératif d'achat de nourriture au sein de la paroisse. Nous achetions des fruits et légumes frais en vrac et les partageons en accord avec les désirs des membres. Des gens de tous horizons économiques avaient rejoint le club car le voisinage de la paroisse manquait de marchés où l'on pouvait trouver ces produits frais. Chaque membre s'engageait à travailler quelques heures par mois, excepté les personnes âgées confinées chez elles, à qui les produits frais furent livrés à domicile par les autres membres du club.

J'aimais tellement ce travail que lorsque j'essayais de me procurer des internes pour m'aider dans les tâches paroissiales de mon ministère social, mon superviseur me disait que je me devais de passer un diplôme

REFLEXION SUR LES MINISTERES SOCIAUX

de Master en Œuvre sociale pour devenir moi-même superviseur. C'est ainsi que j'ai présenté ma candidature dans une école de troisième cycle et ai suivi le programme de Master à plein temps. Durant deux ans, j'ai fait le trajet tous les jours afin de suivre les cours dispensés en banlieue (incluant particulièrement une étude de la politique sociale et du programme de développement) tout en restant attachée à mon voisinage en assistant des adultes, dans le cadre du programme GED, certains soirs (GED signifiant diplôme général d'équivalence - équivalent à un diplôme universitaire).

“L'amour dans les actes de service”

L'Eglise à Philadelphie n'était ni encourageante ni enrichissante pour les laïcs. Ma vie spirituelle était assez pauvre. C'est sans doute l'une des raisons principales pour lesquelles je décidais de quitter ma ville favorite pour retourner à Baltimore après l'obtention de mon diplôme. L'Assistant des Ministères sociaux de la Province jésuite du Maryland m'y proposa un travail, dans le bureau où j'avais déjà passé une année, au JVC de Baltimore. J'avais trouvé deux avantages à ce poste : l'opportunité d'aborder des questions de justice structurelle et l'opportunité d'approfondir ma propre spiritualité ignatienne en travaillant étroitement avec des Jésuites. Après avoir occupé ce poste durant deux années, je me suis sentie appelée à faire ma retraite, incitée par l'annotation 19, afin d'intégrer davantage la spiritualité des gens avec lesquels j'étais amenée à travailler. Heureusement, je la terminais juste avant la naissance de mon premier enfant. (Après la naissance, cela aurait été carrément impossible).

J'ai passé au total dix-huit années à travailler au nom de l'apostolat social de la Province du Maryland, puis trois autres années à collecter des fonds pour la province. Durant cette période, Dieu m'offrit un mari formidable, deux enfants et de nombreux Jésuites devenus mes collègues et amis.

Mon travail dans les ministères sociaux était tellement varié : soutenir des jésuites et des laïcs ayant des ministères sociaux directs ; faire pression sur les corporations américaines pour qu'elles agissent avec plus de responsabilité sur le plan social ; contracter des emprunts avec les fonds de la Province afin de créer des logements, procurer de petits jobs ou des emplois aux personnes démunies, aussi bien sur le plan national qu'international ; gérer un programme de retraite familiale d'été pour des familles urbaines qui n'auraient pas eu autrement l'opportunité de jouer et

de prier ensemble ; faciliter la tâche des Jésuites et de leurs collègues laïcs dans leur lutte pour la législation gouvernementale autour des questions juridiques. J'adorais me rendre à mon travail tous les jours. Puis, dans les années 90, mon collègue, l'Assistant pastoral international, m'invita à l'accompagner dans trois de ses déplacements internationaux, où nous rendions visite aussi bien à des Jésuites du Maryland qu'à des ministères sociaux dans certaines régions du Mexique, du Chili, de la Bolivie, d'Argentine et du Brésil.

Il y a une visite, effectuée durant mon emploi au sein des ministères sociaux de ma province, que je n'oublierai jamais. Avec un groupe de représentants sociaux issus de provinces américaines, je me rendis dans une ville à la frontière mexicaine : Juarez. Là, nous avons vu des déchetteries s'étalant sur des kilomètres et sur lesquels des gens vivaient. Leurs « demeures » n'étaient guère plus que des appentis de métal. Les gens vivaient de ce qu'ils récupéraient au milieu des débris. L'endroit sentait vraiment mauvais (après tout, c'était une déchetterie !). Les gens paraissaient désespérés et complètement opprimés. J'étais choquée et démoralisée que l'on puisse autoriser des êtres vivants à vivre de la sorte. Comment les politiques économiques de notre monde pouvaient-elles autoriser des centaines de millions de gens à souffrir de la faim chaque jour ?

Au cours de l'année 1995, j'ai réussi à déceler une lacune dans ma formation personnelle : je ne connaissais pas Ignace de Loyola et je souhaitais y remédier. En 1996, le Provincial m'offrit un trimestre sabbatique pour étudier St. Ignace et les tous premiers fondements de la Compagnie de Jésus. A cette époque, je lisais de nombreux livres et fit une retraite de huit jours au Centre jésuite pour la croissance spirituelle. Cette retraite me procura une renaissance spirituelle, à tel point que j'adoptais l'Examen comme ma façon première de prier.

J'ai rebondi ainsi jusqu'en 2002. Dieu avait essayé de me faire continuer à avancer de la sorte et je l'ai finalement écouté. Il en a résulté mon nouvel et actuel emploi comme directeur exécutif de la Corporation des Laïcs Volontaires Ignatiens (ILVC). Le « ILVC » procure aux personnes de plus de 50 ans, l'opportunité de servir matériellement les gens pauvres, de travailler dans le sens d'une société plus juste et de réfléchir et de prier dans la tradition ignatienne. Les personnes matures, expérimentées, généreuses et sages au « ILVC », ont ouvert leurs yeux au contact des personnes vivant dans la pauvreté. Je travaille pour guider et renforcer

REFLEXION SUR LES MINISTERES SOCIAUX

l'organisation de façon qu'elle grandisse là où l'Esprit appelle le « ILVC » à le servir.

Je pense que l'ILVC est l'emploi idéal pour moi. L'organisation procure des opportunités de service qui facilitent la croissance spirituelle. Bien que mon travail ne soit qu'indirect avec nos membres, c'est leur formation qui me procure une grande joie. Je suis témoin de leur profond respect pour la dignité de chaque personne. Notre lettre d'information est intitulée « L'amour dans les actes de service », une description heureuse de notre programme unique et exigeant. Nous avons besoin de développer plus de liens vers les aspects de la justice structurelle de ces ministères et nous le ferons, en temps voulu.

Lorsque j'ai quitté mon emploi au sein de la Province, je me suis demandée si j'avais bien compris le message de Dieu dans mon discernement. C'est un travail difficile, mais je suis si souvent comblée de joie que je me rassure en me disant que Dieu me voit là où je dois être. Quand je ne peux voir Dieu, j'ai ma famille, mes amis, mes collaborateurs et un directeur spirituel qui m'aident à voir où se trouve l'Esprit.

Mes plus profondes consolations ont toujours été les opportunités d'être généreuse. A qui l'on donne beaucoup, beaucoup est exigé.

COURTE BIOGRAPHIE : Je suis l'aînée d'une famille de cinq enfants où j'ai été la « religieuse ». J'ai fréquenté des écoles catholiques, la majeure partie de ma vie. La Faculté de la Croix Sainte fut ma première rencontre avec les Jésuites. Après deux années de service pour JVC, j'ai travaillé pour l'Archidiocèse de Philadelphie. J'avais presque 30 ans avant de décider de ce que j'allais faire de ma vie. Mon diplôme universitaire, je l'ai obtenu à la Faculté de Byrn Mawr, en Œuvres Sociales. La Province du Maryland de la Compagnie de Jésus m'a employée pendant vingt et un ans. A présent, je travaille pour un ministère créé par deux Provinces Jésuites du Maryland, mais sa visée est nationale, le « ILVC ». Mon mari qui n'est pas catholique a passé vingt et un ans durant notre mariage à chanter avec moi pour la chorale de notre église. Nous avons deux enfants généreux et mélomanes qui considèrent de nombreux Jésuites comme leurs oncles.